

Les Cahiers des dix



La France et le Canada français

Séraphin Marion, S. R. C.

Number 38, 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1025309ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1025309ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions du Bien Public

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marion, S. (1973). La France et le Canada français. *Les Cahiers des dix*, (38), 133–156. <https://doi.org/10.7202/1025309ar>

La France et le Canada français

Par SÉRAPHIN MARION, S. R. C.

Il y a deux mille ans, la nature riche, multiple et harmonieuse de la France sut séduire à tel point le grec Strabon, l'un des plus anciens géographes, qu'il écrivit, un jour, ces lignes prophétiques: « Il semble qu'une Providence tutélaire ait élevé ces chaînes de montagnes, rapproché ces mers, tracé et dirigé le cours de tant de fleuves pour faire de la Gaule le lieu le plus florissant du monde. »

De tout temps et d'une voix unanime, l'élite de l'univers a ratifié ce jugement, si bien qu'il est devenu banal de répéter l'axiome cher au coeur de tout Français d'origine ou d'adoption :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France.

Cette alexandrin, frappé en médaille, exprime on ne peut mieux, dans son laconisme, les sentiments du Canadien français dont la patrie est le Canada, mais dont l'ancienne mère-patrie fut la France.

En effet, si le Canadien français a finalement obtenu de l'Angleterre une liberté relative et d'ailleurs chèrement conquise, c'est la France qui spontanément lui donna la vie de l'âme et du corps. Aussi bien la Conquête et la Cession furent-elles pour tous nos pères au moins une cassure, une solution de continuité et, pour plusieurs d'entre eux, une calamité, puisqu'elles marquèrent la fin d'une époque française en Amérique. Avec mélancolie, dans deux vers immortels au Canada français, Louis Fréchette a consigné l'événement :

Et notre vieux drapeau trempé de pleurs amers
Ferma son aile blanche et repassa les mers.

Ici deux autres beaux alexandrins me hantent. Pourquoi me priver du plaisir de vous les remettre en mémoire:

Un peuple peut changer de nom et d'allégeance,
Mais de mère jamais. . . si sa mère est la France.

Notre mère véritable, à nous Canadiens français, notre mère selon la chair, selon le coeur et selon l'esprit, ça été, c'est et ce sera toujours la France.

Cette mère, nous l'avons perdue soudainement en 1759, avec la bataille des Plaines d'Abraham, et officiellement en 1763, lors de la signature du traité de Paris. C'est en cette année que nous fûmes gratifiés d'une belle-mère répondant au nom d'Albion.

Depuis cette date fatidique, les Canadiens français, en règle générale, ont toujours aimé la France, sans que cet amour filial, est-il besoin de le dire, ait porté atteinte à leur loyalisme envers la Couronne britannique. A ce sujet, je ne sais rien de plus émouvant, rien de plus savoureux que cette anecdote déjà vieille de plus de cent ans.

C'était à l'époque de l'alliance franco-anglaise de Crimée en 1854. Après avoir remonté le cours du Saint-Laurent apparut en rade de Québec, le 13 juillet 1855, la *Capricieuse*, svelte et fière frégate française commandée par M. de Belvèze. Depuis la Conquête de 1760, c'était la première fois qu'un vaisseau promenait sur les eaux du Saint-Laurent un pavillon français. Instants inoubliables où, pour la première fois, le drapeau tricolore apportait aux Français d'Amérique, avec le cordial salut de la France du second Empire de Napoléon III, l'exaltation d'un passé lourd de gloire et de trop vastes rêves.

En gentilhomme de naissance, le commandant de Belvèze ne manqua pas de rendre visite à une vénérable ancienne âgée de quatre-vingts ans, mademoiselle Marguerite de Lanaudière, qui salua le marin français de cette apostrophe devenue célèbre: « M. le Commandant, nos bras sont à l'Angleterre, mais nos coeurs sont à la France ! »

La *Capricieuse*: cette corvette portait donc un nom gracieux et bien français, un nom de femme. Et cette femme séduisit aussitôt les intelligences et les coeurs de tous ceux qui, isolés depuis près d'un siècle sur les bords du Saint-Laurent, retrouvaient sur le cher visage de l'hôtesse un aspect nouveau de la France.

Lorsqu'il décida d'envoyer la *Capricieuse* au Canada pour inaugurer de fréquents échanges commerciaux avec notre pays, Napoléon III se doutait-il que la présence de la corvette dans les eaux laurentiennes remuerait profondément l'âme populaire des anciens Canadiens ?

Ceux de Montréal et de Québec pavoisèrent leurs maisons pour saluer l'arrivée de la *Capricieuse*. Quant au peuple des campagnes en bordure du fleuve, sa joie fut au diapason de l'accueil officiel. Au reste, M. de Belvèze n'a pas manqué de consigner l'événement dans son rapport que reproduisit partiellement le journal *Le Canadien* dans son édition du 27 août 1856:

L'arrivée de la *Capricieuse* était connue d'avance et partout les populations accouraient à la côte la saluant de leurs hurrahs et de salves de mousqueterie; le long de la magnifique île d'Orléans, malgré une pluie battante, les habitants, tous d'origine française, saluaient de l'intérieur des maisons ou bravaient le mauvais temps, en courant le long du rivage, pour suivre plus longtemps les mouvements de la corvette.

Ici il m'est impossible de ne pas céder à la tentation de poser à côté de ce texte, vieux de cent-dix-huit ans, un autre texte beaucoup moins ancien, puisqu'il est daté de l'année 1967. Cette année marqua non pas le centenaire du Canada, mais le centenaire de la Confédération canadienne, ce qui n'est pas du tout la même chose.

En cette circonstance, ce fut non plus un simple commandant de corvette, mais bien le président de la République française qui suscita, par sa présence sur les bords du Saint-Laurent, l'enthousiasme délirant des « Français du Canada ».

Rien, a écrit le général de Gaulle, ne saurait donner l'idée de ce que fut la vague immense de foi et d'espérance française qui souleva le peuple tout entier au passage du président de la République. De Québec à Montréal, sur les 250 km de la route longeant le Saint-Laurent et que les Français canadiens appellent le « Chemin du Roy » [...] des millions, des millions d'hommes, de femmes, d'enfants, s'étaient rassemblés pour crier passionnément: « Vive la France! »; et ces millions arboraient des centaines et des centaines de milliers de drapeaux tricolores et de drapeaux du Québec à l'exclusion presque totale de tout autre emblème [...]. C'est avec un enthousiasme unani-

me que la foule accueillait les paroles que je lui adressais [...] Après quoi tout le monde chantait la Marseillaise avec une ardeur indescriptible.

Pourquoi cette effervescence dans les esprits et dans les cœurs ? Les Anglo-Canadiens se sont perdus en conjectures de toutes les espèces pour expliquer le phénomène. Ils ont cherché midi à quatorze heures pour trouver la solution à un problème simple comme bonjour.

En 1855 comme en 1967, les Canadiens français ont prêté l'oreille à une voix puissante et séductrice: la voix du sang ; « *the call of the blood* » disent les Anglophones qui ajoutent, non sans raison: « *blood is thicker than water* ».

Voix du sang; voix souvent empreinte de noblesse et de générosité, je n'en disconviens pas, quand elle se met au service de causes justes. Mais aussi voix trop souvent aveugle, donc dangereuse lorsque, comme c'est trop souvent le cas, elle se soustrait au contrôle de la logique et de la vérité. Elle surexcite alors la sensibilité, enflamme l'imagination, stimule l'orgueil et, en somme, engendre ce qui devient bel et bien le racisme.

N'allons pas toutefois croire, comme le font certains racistes anglo-saxons, que la voix du sang français, allemand, italien ou autre est nécessairement mauvaise tandis que le « *call of the blood* » anglais est toujours bon, voire excellent. Au cours de leur histoire, les Anglais ont très souvent écouté la voix du sang avec complaisance. Loin d'imposer silence à cette voix, en 1899, lors de la guerre sud-africaine qui souleva contre la Grande-Bretagne l'indignation et l'hostilité du monde civilisé, les Anglais en répercutèrent les échos afin de fouetter leur patriotisme et de hâter la défaite des infortunés Boers.

Si l'on refuse d'accabler de ses foudres la voix du sang anglais qui déclencha et mena à bonne fin la guerre sud-africaine, convient-il de fulminer des anathèmes contre les Canadiens français de 1855 et de 1967 jetant aux quatre vents du ciel leurs vivats sonores, leurs acclamations frénétiques et manifestant ainsi leur volonté de demeurer dignes de leurs origines et de leur haut destin ?

En ces heures dramatiques, quelques trop rares historiens anglo-canadiens ont vu clair. L'un d'entre eux répond au nom de Donald Peacock. Dans son *Journey to Power* publié à Toronto, en 1968, à la page onze, il a écrit ces lignes pacifiantes et opportunes :

It was President Charles de Gaulle of France, speaking from a balcony at Montreal's City Hall (...) who would finally convinced Canadians that the Commission on Bilingualism and Biculturalism had been right in its preliminary report. His cry of *Vive le Québec libre* suddenly forced all Canadians, as nothing else had, to take seriously the reality that their country might break up if they did not take positive action. At last the crisis of Canadian unity was shown in its true perspective.

Mais revenons à la *Capricieuse*.

La venue au Canada de M. de Belvèze eut de fortes répercussions dans le monde naissant de la poésie canadienne. Octave Crémazie, alors âgé de vingt-huit ans, se constitua le porte-parole de son peuple pour clamer son amour de la France. Faudrait-il affirmer, avec un critique européen, que ce jour-là naquit la poésie canadienne-française ? A coup sûr, jamais des alexandrins et des décasyllabes modestes n'avaient encore rendu, au Canada, un hommage plus vibrant et plus sincère à la France. Jamais poète patriotique n'avait, mieux que le *Vieux Soldat canadien* de Crémazie, repris la faction sur les remparts de Québec peuplé de souvenirs français. Quel beau thème que celui de ce vieux soldat, inconsolable depuis la mort de Montcalm, de ce veilleur au créneau de la patrie et rêvant une revanche alors qu'il a déjà un pied dans le tombeau ! Par delà le temps et l'espace, ce *Vieux Soldat* donne la main aux *Deux Grenadiers* de Napoléon.

Car les victoires de Napoléon avaient avivé en France et ailleurs des espérances que devait frustrer un avenir prochain. Alors que l'étoile de l'Empereur brillait d'un vif éclat, le *Vieux Soldat*, aidé de son fils, montait la garde en terre canadienne; du haut des remparts de Québec, presque aveugle, il scrutait quand même l'horizon pour y découvrir une voile arborant le drapeau tricolore. A son fils, il disait :

Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
Rougi depuis dans le sang de mon roi,
Ne porte plus aux rives étrangères
Du nom français la terreur et la loi.
Des trois couleurs l'invincible puissance
T'appellera pour de nouveaux combats,
Car c'est toujours l'étendard de la France.
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Puis vint un jour où les remparts ne furent plus animés par la présence du *Vieux Soldat* : il mourut avec son grand rêve. Mais avant de mourir, à son enfant en larmes, il confia un dernier vœu, un dernier message :

De ce grand jour, tes yeux verront l'aurore,
Ils reviendront! et je n'y serai pas!

Ils, c'est-à-dire les Français de France.

Et Crémazie de quitter le passé pour contempler le présent. Dans un très beau mouvement oratoire, il donne raison à son *Vieux Soldat* d'avoir prédit le retour des Français au Canada puisque, en ce mois de juillet 1855, l'équipage de la *Capricieuse* descend à Québec :

Tu l'as dit, ô vieillard! La France est revenue.
Au sommet de nos murs, voyez-vous dans la nue
Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
Ah! ce jour glorieux où les Français, nos frères,
Sont venus pour nous voir, du pays de nos pères.
Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Voyez sur les remparts cette forme indécise,
Agitée et tremblante au souffle de la brise.
C'est le vieux Canadien à son poste rendu !
Le canon de la France a réveillé cette ombre
Qui vient, sortant soudain de sa demeure sombre,
Saluer le drapeau si longtemps attendu.

Après les réceptions officielles, les banquets, les discours, il fallut bien songer au départ. En août 1855, la *Capricieuse* appareilla pour les eaux européennes. Un nouveau sixain, un « envoi » de Crémazie à M. de Belvèze et à ses marins dissipe toute équivoque sur l'attachement des Canadiens à l'ancienne mère-patrie :

Adieu, noble drapeau ! Te verrons-nous encore
Déployant au soleil ta splendeur tricolore ?
Emportant avec toi nos vœux et notre amour.
Tu vas sous d'autres cieus promener ta puissance.
Ah ! du moins, en partant, laissez-nous l'espérance
De pouvoir, ô Français, chanter votre retour.

Comme le vieux soldat qui chantait votre gloire
Et dont, barde inconnu, j'ai raconté l'histoire,
Sur ces mêmes remparts, nous porterons nos pas ;
Là, jetant nos regards sur le fleuve sonore,
Vous attendant toujours, nous redirons encore :
Ne paraissent-ils pas ?

Bref, le passage de la *Capricieuse* au Canada a réchauffé beaucoup de cœurs français et inquiété quelques esprits anglais. Cette corvette a laissé derrière elle un lumineux sillage où s'engageront résolument plusieurs de nos écrivains, prosateurs et poètes. De 1855 jusqu'à nos jours, les pages de tous ceux qui ont clamé leur amour de la France constitueraient, si elles étaient réunies, une anthologie substantielle.

A mon sentiment, la plus belle de ces pages n'est nulle autre que celle où sont consignés les quatrains d'Alfred Garneau, fils de François-Xavier Garneau, notre historien national. Emouvant poème tissé de phrases exclamatives ; poème encore plus éloquent par ses silences que par ses paroles, magnifiquement rythmé et dont la fin de chaque quatrain tient en un seul mot : *France*, au-dessus duquel semble placé un beau point d'orgue qui prolonge indéfiniment la résonance du vocable. Il faut écouter avec recueillement, ce petit chef-d'oeuvre de piété filiale à l'en-droit de la France maternelle :

Terre d'abondance
Aux grands blés lourds, aux vignes d'or,
A l'olivier plus blond encor,
France !

Terre de plaisance
Où se chantent, les nuits d'été,
Tant d'airs d'amour et de gaité,
France !

Terre de vaillance,
Toi, dont les preux, dès Roncevaux
Furent si longtemps sans rivaux,
France !

Terre de science,
La plus féconde en bons labeurs,
O saine terre des Pasteurs,
France !

Terre d'espérance,
Quand verras-tu fuir sur le Rhin,
Les aigles d'ombre au bec d'airain,
France !

« Les aigles d'ombre au bec d'airain » : puissante périphrase pour désigner les Allemands qui, en 1871, s'emparèrent de l'Alsace-Lorraine et conservèrent ces provinces jusqu'en novembre 1918, alors qu'elles redevinrent françaises par suite du traité de Versailles.

Le moment est venu, ce me semble, de pénétrer dans le vif de notre sujet. Je voudrais m'interroger sur l'attribut essentiel de la France, ce qui lui appartient en propre, son signe distinctif, son symbole, ce qui se retrouve essentiellement en elle, bref ce sans quoi la France ne serait plus la France. Si cette petite enquête porte fruit, nous courons la chance de faire d'une pierre deux coups et de découvrir simultanément le trait caractéristique, la qualité dominante du Français.

Serait-ce la politesse ?

Plusieurs Anglo-Saxons le croient.

Les uns admettent ce qui pour eux est l'évidence même. D'autres l'acceptent mais sous réserve d'une restriction qui est de taille. Je n'en veux pour preuve que cette anecdote. Histoire ou légende ? C'est le cas de citer le proverbe italien : *se non è vero, è bene trovato* : si cela n'est pas vrai, c'est du moins bien trouvé.

C'était au cours de la première guerre mondiale. Le maréchal Foch se trouvait en mission diplomatique aux Etats-Unis. Un jour,

un Américain de l'Ouest l'accoste sans crier gare. Ici passons la parole au narrateur anglophone :

Marshall Foch was buttonholed by a loud westerner who began sneering at French politeness :

« There is nothing in it but wind », he snorted.

« There is nothing but wind in a tire », the marshal answered with true politesse, but it makes riding in a car very smooth and pleasant.

Talleyrand est la personnification même de la politesse française. Un jour, ce grand diplomate se trouva en présence de deux femmes qu'il admirait, mais pour des motifs différents : madame de Staël, brillant écrivain du XVIII^e siècle, qui toutefois n'avait pas la beauté en partage; puis madame de Flahaut, belle comme un cœur mais peu intelligente. Depuis longtemps madame de Staël rêvait de mettre Talleyrand au pied du mur et de le réduire à quia. Elle crut que le moment psychologique d'accomplir pareil tour de force était arrivé. Elle dit donc au grand diplomate :

Je suppose, M. de Talleyrand, que vous-même, madame de Flahaut et moi sommes sur la Seine, dans une embarcation légère. Soudain un coup de vent fait chavirer l'embarcation. Nous sommes tous les trois à l'eau. Je suis sûre que je ne serais pas la première que vous songeriez à sauver.

Et Talleyrand de dire à madame de Staël :

— Ma chère amie ! Vous, vous savez si bien nager !

On cite souvent l'expression : « *After you, my dear Gaston; after you, my dear Alphonse.* » Gaston, Alphonse: noms français, à n'en pas douter. Néanmoins si le Français est poli, il ne monopolise pas la politesse. Ce n'est pas cette qualité qui constitue l'essence du Français ou de la France.

Une cinquantaine d'années avant le Christ, Jules César conquiert les Gaules. Quelques années plus tard, il écrit ses célèbres *Commentaires* sur la guerre des Gaules. A son sentiment, nos ancêtres les Gaulois se caractérisaient par les deux traits que voici : « *Fortiter pugnare et argute loqui* ». C'est-à-dire : de grands guerriers et des parleurs retors.

Il existe, en France, une tradition militaire dont tout Français s'enorgueillit et à juste titre. Ce n'est ni le lieu, ni l'heure de dresser une liste de tous ces généraux qui, pendant mille ans et plus, ont semé la terreur et l'effroi chez des nations rivales.

Au cours des âges, la France a suscité, aux quatre coins du monde, tantôt l'admiration, l'amour, l'enthousiasme, tantôt la haine, le mépris, l'inimitié, mais jamais l'indifférence, comme l'a constaté W.B. Munro dans son ouvrage *The Seigneurs of Old Canada* (Toronto 1914) à la page 3: « *France, a nation which, whether men admire or condemn her policy, can never be treated with indifference* ». Et le même auteur de reprendre ce qui est pour lui un thème de prédilection et d'écrire dans une autre page du même livre: « *Tocqueville has somewhere remarked that whether France was loved or hated by the outside world, she could not be ignored*. »

Jamais la France ne fut plus détestée que vers la fin du XVIII^e siècle, alors que l'étoile de Napoléon montait au ciel de l'Europe où elle devait briller pendant une quinzaine d'années. De 1800 à 1815, les sentiments de francophobie des ennemis de la France furent exacerbés et portés à leur paroxysme. Ce qui n'empêchera pas, un siècle et demi plus tard, le professeur Arthur Burt, à la page 80 de son *The British Empire and Commonwealth*, de proclamer la vérité que voici: « *Napoléon, perhaps the greatest military genius of all time* ».

Il faut se rendre à l'évidence: la France a toujours été une pépinière de valeureux guerriers.

Alors la vertu guerrière serait-elle le signe distinctif de la France? Je n'oserais souscrire à cette assertion. Ce n'est tout de même pas Napoléon qui remporta la victoire à Waterloo, en 1815. En outre, de 1815 jusqu'à la première guerre mondiale de 1914-1918, c'est bel et bien l'Angleterre et son Empire qui exerceront sur le reste du monde une hégémonie incontestable et incontestée.

L'attribut essentiel des Français serait-il la gaieté? « *The gay Paris* » disent les anglophones chaque fois qu'ils parlent de la

Ville-Lumière. Toutefois cette qualité n'appartient pas en propre à la France : tous les peuples latins manifestent une gaieté, une joie de vivre qui contraste vivement avec la froideur des peuples du nord.

D'aucuns estiment que le Français serait passé maître dans l'art d'exprimer certaines vérités d'une manière fine et ingénieuse. A leur sentiment, l'esprit serait la qualité maîtresse du Français.

Il est incontestable que, en France, on ne rate jamais une occasion de placer un mot d'esprit et de monter en épingle une pensée fine et ingénieuse. Ici comment ne pas songer à Voltaire ?

Les bons mots du grand écrivain sont innombrables. L'un de ses meilleurs — c'est du moins mon avis, à moi, ancien traducteur — concerne la traduction.

Nous avons tous entendu parler des *Lamentations* de Jérémie, l'un des quatre grands prophètes d'Israël. Ces *Lamentations* furent traduites en français par Le Franc de Pompignan, poète du XVIII^e siècle, poète médiocre, aujourd'hui inconnu en dépit de ses *Poésies Sacrées*. *Poésies sacrées*, a écrit un de ses adversaires, et c'est très vrai puisque personne n'y touche ! Ces *Poésies Sacrées* renferment la traduction française des *Lamentations* de Jérémie.

Sans le quatrain que voici de Voltaire — quatrain célèbre par son trait d'esprit — le nom de Le Franc de Pompignan ne serait pas arrivé jusqu'à nous :

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

On parlait devant Voltaire d'un grand anatomiste. Voltaire ne cessait de faire l'éloge du savant :

— Oh ! Cet anatomiste ! Grand savant ! Grand poète ! Grand philosophe !

—C'est d'autant mieux à vous de dire cela de lui qu'il ne dit pas du tout les mêmes choses de vous.

—Oh! Ca n'y fait rien, répondit Voltaire... d'ailleurs nous nous trompons peut-être tous les deux!...

A un poète lui soumettant un distique, Voltaire avait répondu que ce n'était pas mal, mais qu'il y avait des longueurs...

N'oublions pas toutefois que l'esprit français trouve dans l'humour anglais un dangereux rival. En Angleterre, plusieurs écrivains ont, comme Voltaire, de l'esprit à revendre.

Quel est l'attribut essentiel de la France? La question apparemment simple recouvre une réalité fort complexe.

La réponse à cette question, je crois l'avoir trouvée en lisant, depuis nombre d'années plusieurs ouvrages d'historiens anglophones. Leurs témoignages sont d'autant plus précieux qu'ils ne sauraient être taxés, eux, de chauvinisme français. Témoignages marqués, semble-t-il, au coin d'une parfaite objectivité.

D'abord une très belle page de W. B. Munro, auteur de *Crusaders of New France*, ouvrage publié à Toronto en 1918. Une partie de la page 3 se lit comme suit :

At all period in their history the French have shown an almost inexhaustible stamina, an ability to bear disasters and to rise from them quickly, a courage and persistence that no obstacles seem to thwart. How often in the course of the centuries has France been torn apart by internecine strife or thrown prostrate by her enemies only to astonish the world by a super display of recuperative powers... Though wars and turmoils were a heavy drain upon Gallic vitality, France achieved a steady progress to primacy in the arts of peace. None but a marvellous people could have made such efforts without exhaustion, yet even now in the twentieth century the astounding vigor of this race has not ceased to compel the admiration of mankind.

Voilà qui est net et clair : la France possède une force de récupération à nulle autre pareille. Cette force lui permet de renaître après chaque défaite et de poursuivre sa marche vers de nouveaux sommets.

Et le même historien d'expliquer à la page 2 d'un autre ouvrage *The Seigneurs of Old Canada*, publié à Toronto en 1914, cette alternance de victoires et de revers, d'agonies et de renaissances dans l'histoire plus que millénaire de la France :

From the age of Charlemagne to the last of the Bonapartes is a long stride down the ages; but there was never a time in all these years when men might make reckonings in the arithmetic of European policies without taking into account the prestige, the power and even the primacy of France...

It was France... that rallied Europe to the rescue of the Holy Sepulchre and led the greatest of the crusades to Palestine. Yet the France of the last crusades was within a century the France of Crecy, just as the France of Austerlitz was more speedily the France of Waterloo; and men who followed the tricolour at Solferino lived to see it furled in humiliation at Sedan. No other country has had a history as prolific in triumph and reverse, in epochs of peaceful progress and periods of civil commotion, in pageant and tragedy, in all that gives fascination to historical narrative.

A l'instar de l'historien Munro, le professeur A. L. Burt s'est émerveillé de l'incroyable rebondissement de la France après les heures tragiques de la période révolutionnaire. Ouvrons là-dessus son livre *The British Empire and Commonwealth* à la page 82 :

The government of France was bankrupt (1793)... Her armies appeared on the verge of dissolution. They had lost almost all their officers, for only nobles had been allowed to hold commissions and the Revolution had scattered their class like chaff before the wind. The French armies had also lost their discipline, blown to pieces by the explosion of liberty. Yet France was about to step forth on a career of conquests such as the Old World had never seen since the days of the Roman Empire.

La force de récupération de la France a impressionné un autre personnage du Canada anglais : W.L. Grant, ancien président de l'Université Queen's à Kingston. Dans son *History of Canada*, à la page 37, il a écrit :

Nothing is more striking in the history of France than her wonderful power of recuperation. Again and again she has been struck down, yet she has always remained a great Power.

Une phrase de Sanche de Gramont, auteur anglo-américain, si je ne m'abuse, en dépit de son nom français, est orchestrée sur le même thème ; témoin la phrase que l'on cueille dans *The French*, ouvrage qu'il publia à New York, en 1969 (page 16) : cette France est « always victorious in adversity, sometimes after being saved in extremis by a miracle worker ».

Mais c'est encore Arthur Lower, ancien professeur d'histoire à l'Université Queen's, qui a le mieux résumé, en un seul mot, la qualité spécifique de la France, ce sans quoi la France ne serait plus la France. Dans le dernier de ses ouvrages intitulé *My first Seventy-Five Years*, la page 245 renferme le vocable-clef qui rend superflues toute autre définition, toute autre formule :

France is a phoenix !

Bene! Recte! Optime! La France semble être le phénix des temps modernes qui toujours renaît de ses cendres et s'apprête à de nouveaux combats. Et Arthur Lower, le plus francophile de tous les historiens anglo-canadiens, d'ajouter cette remarque pertinente :

Perhaps the French know how to take conquests; they have had foreign troops on their soil many times.

A la page 86 du même livre, l'historien ressasse la même idée : « *the temporary humiliation of France, a country that never remains humiliated very long* ».

On ne saurait mieux dire. Oui, certes, la France a enfanté une race que ne découragent jamais les somnolences de la Liberté ou les disparitions momentanées de la Gloire.

Nation qui renaît sans cesse de ses cendres comme le phénix de la mythologie : cette spécificité de la France, remarquée par beaucoup d'Anglais, n'a pas échappé aux regards de plusieurs Français.

Le grand Bossuet, l'Aigle de Meaux, a parlé des « réveils lumineux et surprenants » de la France. Aux Français abattus, humiliés après l'armistice de 1940, Pétain a rappelé ces paroles évocatrices d'une France qui ne s'émeut jamais outre mesure au

sein des tempêtes; elle y découvre toujours de nouveaux motifs d'espérance; souvent elle y puise un regain d'énergie.

Auteur de *La Fille de Roland*, Henri de Bornier a abondé dans le sens de Bossuet, lorsqu'il a écrit:

Terre du dévouement, de l'honneur, de la foi,
Il ne faut donc jamais désespérer de toi,
Puisque, malgré tes jours de deuil et de misère,
Tu trouves un héros, dès qu'il est nécessaire.

Enfin le général de Gaulle, homme de guerre, homme d'Etat et aussi homme de lettres, comme l'attestent ses *Mémoires*, a signalé le « génie du renouveau » de la France. Formule heureuse qui s'harmonise avec celles de ses prédécesseurs francophones et anglophones.

Fluctuat nec mergitur: belle devise de la Ville de Paris comparée à un vaisseau toujours battu par les flots, mais qui jamais ne sombre. Devise qui pourrait bien être celle de la France tout entière, ballottée, elle aussi, par les flots de tant de révolutions et de guerres civiles, mais jamais anéantie.

La France, phénix des temps modernes. C'est donc dire que si la France a remporté beaucoup de victoires, elle a aussi éprouvé beaucoup de revers et connu beaucoup de défaites. Selon l'ordre chronologique, la première de ces défaites mémorables se produisit en l'an 778, alors que Roland, un des chefs de l'armée de Charlemagne, fut tué à Roncevaux, dans les Pyrénées. Alfred de Vigny a évoqué l'événement, dans un de ses meilleurs poèmes intitulé: *Le cor*. Poème qui chante dans toutes les mémoires et où s'ébat une langue riche et très belle, sans fioriture, sans faille:

J'aime le son du cor le soir au fond des bois.
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du Nord porte de feuille en feuille.

Puis, à la fin du poème, l'apostrophe sublime :

Roncevaux! Roncevaux! Dans ta sombre vallée,
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée.

Au Moyen Age, la *Chanson de Roland* s'est imposée à l'attention des esprits cultivés de l'Europe entière. Comment expliquer cette renommée universelle ? Phénomène d'autant plus extraordinaire que Roland a bel et bien trouvé la mort dans la vallée de Roncevaux et que son armée a été taillée en pièces. L'ombre du *grand* Roland, a écrit Alfred de Vigny. Un Roland qui demeure *grand*, même dans la défaite, même dans la mort ! Image parfaite de la France peut-être plus grande dans ses défaites que dans ses victoires. Écoutons là-dessus, Auguste Angellier :

Ce qui distingue la *Chanson de Roland* des épopées de tous les temps, c'est qu'elle a cette suprême beauté d'avoir relevé le malheur et d'être le poème du revers noble et de la mort glorieuse. . . Je ne sais rien de plus grand et de plus touchant que ce spectacle unique d'une nation qui, lorsqu'elle peut s'attacher à des souvenirs heureux et glorieux, s'enthousiasme pour une souffrance et s'éprend d'une défaite.

Vae victis! Malheur aux vaincus ! Le paganisme ne promettait rien d'autre que le malheur à ceux que le sort n'avait pas favorisé au cours d'un combat. Honneur aux vaincus ! proclame la *Chanson de Roland*; elle offre ainsi à notre admiration un type chrétien de beaucoup supérieur à ceux de l'antiquité païenne. A n'en pas douter, nous sommes en présence d'une humanité supérieure.

Ici s'impose une prestigieuse comparaison.

Dans son *Drapeau de Carillon*, Octave Crémazie a écrit :

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main.

Le *grand* Roland; le *noble* Montcalm: tous les deux promis prématurément au tombeau. Tous les deux vaincus et morts au champ d'honneur.

Première similitude — peut-être la plus touchante — entre l'histoire de France et l'histoire du Canada français.

Le Drapeau de Carillon! Est-il sujet plus beau, plus émouvant que ce *Vieux Soldat*, compagnon d'armes de Montcalm, qui ne veut

pas survivre à l'honneur du drapeau français et vient mourir à l'endroit même où naguère il remportait sa dernière victoire. Épopée bien française, réplique américaine de la *Chanson de Roland*, où le vaincu est exalté, où les fondements de la patrie future sont jetés dans la défaite et la douleur.

Paladin du Canada français d'autrefois, ce *Vieux Soldat* et Roland sont des frères d'armes. Tous les deux meurent, celui-ci en sonnant de l'oliphant, celui-là en jetant à ses compagnons « qui dorment dans leur froide bière » « le cri de son âme éplorée » : « Réveillez-vous ! »

Réveillez-vous ! Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

Cri qui rappelle celui que le monde entier entendra, quelques cents ans plus tard, alors que la France semblera à l'agonie : « Debout les morts ! »

Le *Vieux Soldat* et Roland : à ces deux indomptables vaincus, la postérité a décerné l'apothéose. Et dans la panoplie sacrée de la patrie française, l'épée du *Vieux Soldat* a rejoint la Durandal de Roland.

Bref, la France n'a jamais été avilie dans ses défaites. Le Canada français non plus.

Lorsque la France désire célébrer ses victoires, elle a l'embarras du choix. Tel n'est pas le cas du Canada français qui a remporté de maigres victoires sans lendemain et essuyé de nombreux revers. Et honni soit qui mal y pense ! Car il y a des victoires qui n'en sont pas, des victoires à la Pyrrhus ; par contre, il y a des défaites plus glorieuses que des victoires, des défaites comme celle de Léonidas aux Thermopyles.

Pourquoi cette pénurie de victoires chez les Français du Nouveau Monde ? Encore une fois, c'est Arthur Lower qui a trouvé, à ce sujet, la formule juste, définitive : « *the long tale of resistance of the few to the many* » ; la longue histoire de la résistance d'un petit nombre contre un grand nombre.

Ces pionniers de la civilisation française en Amérique du Nord durent faire face à des ennemis presque toujours supérieurs à eux quant au nombre: poignée de Français contre les hordes iroquoises, les forces militaires terrestres des Américains, les « habits rouges » et l'armée de mer des Anglais.

Exemples ? A l'extrémité du lac Champlain, en 1758, Montcalm et ses 3,500 combattants doivent affronter Abercromby et ses 15,400 Anglo-Américains. En 1660, Dollard des Ormeaux et ses 22 défenseurs du fortin improvisé au pied du Long-Sault font face à 800 Onnontagués; tous les assiégés périrent, mais leur mort sauva la patrie naissante. En 1813, alors que les Américains envahissent le Canada, le colonel de Salaberry, avec une poignée de braves, oppose, à Châteauguay, une résistance victorieuse au général américain Hampton commandant 7,000 soldats. En cette occurrence, nous dit le Père Louis Lejeune, les Canadiens se sont battus un contre cinq.

Là-dessus, dans son *Crusaders of New France*, à la page 14, W. B. Munro a écrit très sagement:

Historians of New France have been at pains to explain why the colony ultimately succumbed to the combined attacks of New England by land and Old England by sea. For a full century New France had as its next-door neighbor a group of English colonies whose combined population outnumbered her own at a ratio of about 15 to 1... The marvel is not that French dominion in America finally came to an end, but that it managed to endure so long.

L'historien a raison: la merveille, en cette affaire, ce n'est pas que l'empire français en Amérique ait fini par disparaître; c'est qu'il ait réussi à durer si longtemps.

Sur le même sujet, dans son *Canadians in the Making*, à la page 25, Arthur Lower arrive à une conclusion qui ne manque pas d'originalité:

In comparison with wealth and the number of inhabitants of the English colonies, the accomplishments of the French may seem small. That is not the comparison French Canadians have been accustomed to make. They have thought of the inequalities they faced and of the valour with which they faced them.

Et pourtant, avec cette poignée de soldats, les Français, au XVII^e siècle, ont posé en Amérique du Nord les fondements d'un immense empire. Ici encore, dans le même ouvrage, le même historien parle d'or :

It is no wonder... that the French in America were filled with a sense of magnificent accomplishment. As the seventeenth century drew to a close, they could contemplate a colony stretching along the St. Lawrence for a couple of hundred miles... They had captured all the English posts in Hudson's Bay and had worsted the English in fair fight. Later on, Englishmen were to boast that one Englishman was worth three Frenchmen, but to judge from the encounters in America during the seventeenth century... at that period one Frenchman was easily worth three Englishmen. When that Frenchman was Lemoyne d'Iberville, he was worth whole garrisons of Englishmen, especially if they happen to be Hudson's Bay men.

Cet empire français s'étendait de Terre-Neuve et de l'Acadie jusqu'aux régions par-delà le lac Supérieur, et de la Baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique.

« *The resistance of the few to the many* » : synthèse — si éloquente dans son laconisme — de l'épopée des Français au Canada avant la Conquête de 1760.

Cette magnifique réalisation se comprend quand on se souvient de la place de premier plan que la France occupait alors dans le monde. Car la gloire de la France était alors à son zénith. Ici encore c'est Arthur Lower qui, dans son *Canada, Nation and Neighbour*, aux pages 28 et 47, a fait preuve d'une remarquable sagacité en écrivant :

To English Canadians immersed in their own rich heritage, it rarely occurs to reflect that their French fellow citizens brought with them the proudest and most distinguished tradition of Europe... The foundations of French Canada were laid in the seventeenth century, at the proudest period of French history. It was *la grande nation* under its *roi-soleil* Louis XIV. French-speaking Canadians retain these racial memories... They are the citizens of no mean city, the scions of the proudest culture and the greatest state in the world.

Ici on me permettra de franchir une distance de trois siècles. Nous sommes à Ottawa, le 3 juin 1964. Eamon de Valera est dans nos murs. Au cours d'une conférence prononcée devant les membres du *Canadian Club*, le président de la République de l'Irlande note tout uniment que le Canada a hérité de deux cultures : la culture de l'Angleterre et la culture de la France : « *France, the most cultured nation in Europe* ». Non pas *une des nations les plus cultivées*, mais bel et bien *la plus cultivée des nations européennes*.

Eloge de grande taille !

Mais revenons à l'Empire français d'Amérique.

En raison de son immensité et d'une pénurie d'hommes, de vivres et d'argent (« *the resistance of the few to the many* »), cet empire s'effondra. Mais, comme l'affirme E.C. Woodley, autre historien anglophone, à la page 265 de son *Canada's Romantic Heritage*, « *The lilies have faded, but the fragrance of brave deeds still remains* ». En effet, dans le Canada d'aujourd'hui, le parfum des lis subsiste encore.

Après la défaite de Sedan et la capitulation de Napoléon III, le 2 septembre 1870, il fut de bon ton, en certains milieux francophones de railler le pays de la grâce et de la beauté assujetti pour longtemps, semblait-il, au pays de la science et du colossal. Trop peu nombreux étaient les Alfred de Musset qui osaient répondre à l'insolente chanson du *Rhin allemand* de Becker. Et un certain Weiss, penseur allemand, pouvait écrire sans vergogne aucune :

De l'alouette gauloise, de l'aigle prussien, du léopard anglais, qui règnera sur les continents et sur les mers ? Hélas ! ce n'est presque plus une question. Le léopard a la mer et l'aigle aura le continent. Il ne restera plus à la pauvre alouette que sa chanson.

L'avenir devait donner à cette pseudo-prophétie un démenti cruel. L'alouette traînait de l'aile en 1870 ; mais, de 1914 à 1918, elle sut reprendre son vol vers d'héroïques sommets. Quarante-huit ans après Sedan, l'Allemagne vaincue et aux abois implorait la cessation des hostilités. L'histoire a de ces retours étranges et stupéfiants.

Encore une fois l'alouette et sa chanson finissaient par triompher. Car la France est le pays de la gentille alouette, non de l'aigle, du lion, du léopard, non d'oiseaux de proie ou de bêtes carnassières, signes de tant de nations modernes.

D'ailleurs les nations comme les individus ne vivent pas uniquement de pain. Pour nombre de personnes ou de peuples positifs, le massif seul est réel. Par la prairie que le soleil dore et qu'animent les courbes gracieuses du vol des alouettes, ils vont comme des ruminants en quête de nourriture et insensibles à la féerie au sein de laquelle ils se meuvent. Mais l'humanité a toujours ressemblé à une petite fille, qui a besoin d'une poupée et se plaît à profiter du murmure de la source, des musardises du papillon ou du virevolte des oiseaux pour oublier la réalité décevante. Jamais on n'aura raison de ce que d'aucuns appellent son enfantillage; ce besoin d'envol et d'exaltation pourrait bien être le complément nécessaire d'une sagesse myope.

Puisse l'alouette française continuer à profiler à l'horizon de notre siècle si troublé, de notre époque apocalyptique, les lignes pures et harmonieuses de ses ailes. Puisse cet oiseau choisi pour emblème par la vieille Gaule lancer longtemps encore, vers le ciel de nos rêves si souvent éteints, son aubade joyeuse dont le chant est lumière et qui semble, avec ses refrains d'aurore, dire à l'humanité entière : Courage! Espérance!

Espérance!

Ici comment ne pas penser à la parole mémorable de Guizot: « La France est la patrie de l'espérance ».

Si la spécificité de la France est d'être le phénix des temps modernes, il semble bien que la qualité maîtresse des Français est d'espérer toujours, d'espérer même contre toute espérance, même quand le pays semble à deux doigts de sa perte, même quand ce pays s'engage dans un sentier qui cotoie l'abîme où il risque de rouler par suite du moindre faux pas. Encore une fois, se disent-ils, la France saura bien remonter de l'ombre totale à un éclatant zénith. Elle saura bien demeurer confiante en son étoile momentanément abolie par les ténèbres.

D'ailleurs les rimes les plus belles et les plus riches du vocabulaire français ne sont-elles pas France et Espérance ?

La théologie nous enseigne qu'il existe trois vertus théologales, trois vertus qui ont Dieu pour objet : la foi, l'espérance et la charité. De ces trois vertus, la plus grande est la charité puisque, dans la céleste patrie, la foi et l'espérance n'auront plus leur raison d'être. Elles disparaîtront. Seule subsistera la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu.

Tel n'est pas l'avis du cher Péguy, piètre théologien, il est vrai, mais grand poète. Car les poètes font généralement de la mauvaise théologie, comme les théologiens feraient de la mauvaise poésie, s'il leur prenait fantaisie d'en fabriquer.

Aux yeux de Péguy, la plus grande ou tout au moins la plus étonnante vertu théologale, c'est l'espérance. En quoi Péguy se révèle français jusqu'au bout des ongles.

Voyez-le exécuter de multiples variations sur le thème pourtant rebattu de l'espérance. A elle seule, cette page suffirait à immortaliser l'auteur du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Page savoureuse où le poète prête à Dieu les propos que voici :

La foi, dit Dieu, ce n'est pas malin ! Tout le monde croit. Je voudrais bien savoir comment ils (c'est-à-dire les hommes) feraient autrement pour ne pas croire, comment ils s'y prendraient. J'éclate tellement dans ma création, jusque dans les gouffres de la mer et dans les abîmes salés, dans les profondeurs des gouffres, dans les éclairs et dans la foudre du ciel d'orage [...] A moins d'être aveugles, comment feraient-ils pour ne pas croire ?

La charité, dit Dieu, ce n'est pas malin ! Ces pauvres enfants sont si malheureux qu'à moins d'avoir un cœur de pierre comment n'auraient-ils pas charité de leurs frères, comment n'auraient-ils pas charité les uns des autres ?

Mais l'espérance, dit Dieu. Que ces pauvres enfants voient tous les jours comme ça va, et que tous les jours ils croient que ça ira mieux le lendemain matin, justement le lendemain matin, tous les jours depuis qu'il y a des jours, et qu'un soleil se lèvera meilleur, que tous les matins, en se levant, ils croient que la journée sera bonne, cette journée, et que tous les soirs, en se couchant, ils croient que le lendemain matin, que le len-

demain et que justement le lendemain sera une bonne journée. Depuis tant de temps qu'il y a des jours et que ça recommence, que tous les démentis ne comptent pas, ne les arrêtent pas, tant de démentis qu'ils reçoivent précisément tous les jours, que les démentis ne les désabusent pas de cette idée, de cette conviction absurde que le jour d'aujourd'hui sera un jour meilleur, un autre jour, un jour nouveau, un jour vrai, un jour neuf, un jour levant bien lavé, un jour enfin une bonne journée, enfin un jour pas comme les autres, après tant d'autres qu'ils ont même oubliés aussitôt que passés, oubliés aussitôt que touchés. Qu'ils croient que ce matin, eh bien, ça va marcher que ça va aller, qu'ils croient quand même que ce matin ça va bien, ça me dépasse, je n'en reviens pas moi-même et il faut que ma grâce soit bien grande!

Bon sang ne saurait mentir.

Le Canadien français, lui aussi, s'est toujours agrippé à l'espérance. Je n'en veux pour preuve que les premiers vers du deuxième couplet de notre hymne national: *O Canada*.

Sous l'oeil de Dieu, près du fleuve géant,

Le Canadien grandit en espérant.

Au début du siècle, Emile Faguet jouissait d'une haute réputation dans le monde de la critique littéraire. Un de ses aphorismes me revient à la mémoire. Il n'ignorait pas l'existence de la France moyenâgeuse, de la France féodale, de la France monarchiste, de la France républicaine, de la France socialiste. A ses yeux une seule France ralliait tous les suffrages. C'est elle qu'il appelait la *France française*.

La France française : serait-ce là une tautologie? Peu m'importe! Cette formule me plaît. Cette France française n'exige point de ses enfants — surtout de ses enfants lointains — un credo politique, un parti pris d'école, une idéologie de clan ou une métaphysique préconçue : elle ne leur demande que leur coeur.

Le coeur du Canada français a toujours été acquis à cette France française, à cette France chevaleresque qui a répandu,

aux quatre coins du monde, les bienfaits d'une pensée claire, d'une logique impérieuse, d'un idéalisme généreux et d'un apostolat chrétien.

Dès la fondation de Québec, en 1608, le flambeau de la culture française a commencé à briller dans ces immensités de neige et de glace où s'étaient aventurés une poignée de Français.

Ainsi donc, la France des Clovis et des Cartier, la France des Charlemagne et des Champlain, la France des saint Louis et la France des saints martyrs canadiens Jogues, Brébeuf, Lalemant et leurs compagnons, la France de Charles Martel à Poitiers et la France de Dollard des Ormeaux sur les bords de l'Outaouais, la France des Jeanne d'Arc et la France des Madeleine de Verchères, la France de Roland expirant à Roncevaux et la France de Montcalm expirant sur les Plaines d'Abraham, la France de l'Ancien Monde et la France du Nouveau monde, la France de Sainte-Anne d'Auray et la France de Sainte-Anne de Beaupré, la France qui espère toujours et la France canadienne qui, en plus d'espérer, se souvient toujours, tous ces aspects changeants et multiples d'une même âme attestent la vitalité de la France éternelle.

A handwritten signature in cursive script, reading "Séraphin Marion". The signature is written in dark ink on a white background. A long, straight horizontal line extends from the end of the signature towards the right margin of the page.